Le Vaste Bordel
(2008)

Anna

L'eau brûle.

J'invente pas. Venez à Cleveland si vous me croyez pas.

Y a eu au moins treize incendies sur la rivière Cuyahoga.

Cuyahoga en mohawk, ça veut dire *rivière maudite*. Et vu comment on a foutu leurs terres en l'air, ça m'étonnerait pas que les Mohawks aient jeté un sort à la flotte.

Il existe une photo. Elle a fait la couverture de *Time Magazine* pour bien montrer que Cleveland est une ville pourrie. Tout le monde croit que c'est l'incendie de 69 mais en vrai, c'est celui de 52. Même les dates on n'y arrive pas.

La rivière a cramé parce qu'on l'a prise pour une poubelle. Quand on croit que l'argent est le cinquième élément, tant pis pour les autres éléments.

Tant pis si l'air part en fumée.

Tant pis si on cache nos os sous la terre.

Tant pis si l'eau se mêle au feu à cause de nos déchets.

On ne fait pas la révolution sans casser des œufs. La révolution industrielle a cassé tous les œufs. Si t'as déjà joué aux Lego, tu sais que le truc bien quand on casse tout, c'est de tout reconstruire. C'est moins amusant mais c'est plus constructif. Et je fais pas ce jeu de mots pour faire la maligne. Faire le malin, c'est ton truc. Moi, jamais je parle pour rien. Si je dis ça, c'est parce que à toute histoire y a un point de départ.

La nôtre commence en 2008 mais, si on creuse un peu, on se rend compte qu'en vrai elle avait déjà commencé en 1970. En 1970, les jeunes de Cleveland en ont eu marre. Ils ont marché du campus à la rivière pour dire stop la pollution. La pollution a continué.

Mais il y a toujours des jeunes. Cette année, les jeunes c'était nous. On en a eu marre. On a marché. La merde a continué. Mais de toutes nos forces on a marché.

Et je sais pas toi mais moi, je marche toujours.

Elijah

Moi, avant de te rencontrer, je faisais du surplace.

L'eau pouvait bien brûler, j'étais toujours à l'abri.

Pas besoin de rivière quand on a une piscine. Pas besoin de reconstruire quand tout est solide et que, si on reste immobile, rien ne se cassera jamais la gueule.

Et puis il y a eu le Vaste Bordel.

Le Vaste Bordel a commencé en juillet quand mon père s'est fait licencier. Au début, il me cachait la vérité comme si

c'était normal de le voir en peignoir manger des céréales au bord de la piscine un jeudi après-midi. Il ne se doutait pas qu'avec Internet on ne pouvait rien me cacher. En quelques clics, j'ai vite compris qu'un truc pas clair se tramait, que la faillite de sa banque était le résultat d'une réaction en chaîne catastrophique qui allait impacter notre famille, celle de mes amis et l'Amérique tout entière.

Une crise. Comme celle dont nous avait parlé M. Harrison, le prof d'histoire. Celle avec la poussière, le rationnement et les ouvriers en exil. Moins d'un siècle plus tard, c'était reparti. Et comme les ouragans, il faut baptiser une crise. Lui donner un nom qui en jette et qui fait qu'on fera gaffe la prochaine fois. Sauf que là, le gars qui a trouvé le nom *crise des subprimes*, il vaut rien. C'est quoi un subprime d'abord ? L'immobilier, la Bourse et les taux d'intérêt, mon père n'a pas su ou voulu m'expliquer. Pour ça, je me suis tourné vers le copain Joey qui avait toujours été meilleur que moi avec les chiffres. Joey, il dit que les riches ont voulu se faire du fric sur le dos des pauvres en leur prêtant de l'argent que les pauvres n'ont pas pu rembourser parce qu'il n'existait pas en vrai cet argent. Alors les pauvres ont perdu leur maison et leur travail, les riches ont perdu de l'argent et les méga riches ont remporté la mise. Le casse du siècle. Les gamins de Glenville, Fulton et Fairfax ont disparu, le poste de banquier de mon père a disparu et son patron s'est payé des vacances en Suisse.

Merci Joey, j'ai tout compris.

Anna

Au début, Cleveland, c'était quatre types.

La première fois qu'on m'a raconté ça, j'ai eu du mal à l'imaginer : quatre types serrés les uns contre les autres pour se tenir chaud. Maintenant, ça me paraît plus si impossible. Peut-être que bientôt on y reviendra.

Tout le monde fout le camp.

C'était plus facile d'attirer les gens à l'époque de mes grands-parents. Quand ils sont arrivés de Pologne, le rêve américain paraissait encore possible ici. Si on bossait dur, on devenait milliardaire. C'était la ville de Rockefeller et de la *Standard Oil*. La ville de la Vieille Arcade avec ses cinq étages de boiseries et de palmiers, sa verrière, les motifs à l'ancienne des barrières en fer forgé. En s'y promenant, on pouvait croiser le secrétaire d'Abraham Lincoln, fumer un cigare avec le roi du charbon ou boire un coup avec le fondateur de la Western Union. Le gratin, comme on dit.

Et si on dit ça, on peut aujourd'hui dire que, du gratin, il reste juste la croûte un peu trop cuite parce qu'on a mal réglé le four. Ceux qui ont les moyens sont partis, soit vers les banlieues chics, soit dans une autre ville, peut-être même dans un autre État, en laissant bien loin derrière eux cette capitale du naze. Ici, on appelle ça le *white flight*, l'envol blanc. Je trouve ça joli comme expression. J'imagine le ciel se remplir de draps immenses. Mais en vrai, c'est moche parce que ça veut dire que les classes moyennes blanches ont déserté le centre dès qu'elles ont compris comment Cleveland tournait.

Ceux qui sont restés, c'est les Afro-Américains, les Latinos, les Polacks et quelques pauvres clampins de Hongrois qui préfèrent la pollution au communisme ou je sais pas quoi. Une bonne grosse bande de losers qui se sont installés dans les mêmes quartiers pourris pour les rendre encore plus pourris. Chez moi, par exemple. Le Slavic Village est le royaume de ceux qui se sont pété le dos au travail sans jamais devenir Rockefeller, sans jamais *comprendre* pourquoi ils sont pas devenus Rockefeller.

Ce qui me dégoûte le plus avec la génération de mes parents, c'est leur espoir : toujours déçu, jamais abandonné. Quand on les écoutait, les choses allaient forcément s'arranger. Ils étaient du genre à croire les maires qui promettaient un come-back de la ville. Ils voyaient Cleveland comme une vieille chanteuse adorée que ses fans attendent toujours. En 2004 et en 2006, quand Cleveland a gagné le titre de *plus pauvre des grandes villes américaines,* ils ont continué d'y croire, comme ils croyaient que mon père allait retrouver un emploi, comme ils croyaient dans leurs meilleurs moments que ma mère irait à des cours du soir décrocher un équivalent du bac.

Il a fallu attendre 2008 pour que même mes parents arrêtent d'y croire. Jusque-là, ça les dérangeait pas d'avoir les pieds dans la merde. 2008, c'est le moment où on a commencé à s'y enfoncer.